

Les indignés de la pellicule Occuper l'écran

Ismaël Houdassine

Number 276, January–February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65753ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Houdassine, I. (2012). Les indignés de la pellicule : occuper l'écran. *Séquences*, (276), 13–15.

Les indignés de la pellicule

Occuper l'écran

L'Europe subit aujourd'hui une crise économique majeure. La monnaie unique vacille et pendant que les experts prédisent la fin de l'euro et un soulèvement social sans précédent sur le Vieux Continent, le cinéma français semble soudainement prendre conscience de l'importance de la situation qui s'abat sur son pays. La plupart des longs métrages français qui sont sortis récemment en salles au Québec sont là pour le prouver. **Ma part du gâteau** de Cédric Klapisch, **Une vie meilleure** De Cédric Khan, **Les Neiges du Kilimandjaro** de Robert Guédiguian, trois exemples qui montrent sans concession une France qui va mal. Séquences, qui a rencontré les réalisateurs, se penche sur le phénomène.

Ismaël Houdassine

Mais d'abord un petit retour en arrière s'impose, car historiquement parlant, le cinéma français n'a jamais vraiment abordé les différentes crises mondiales. Frileux, les réalisateurs ont toujours eu envers elle une certaine méfiance, privilégiant un cinéma du rêve teinté d'un certain parisianisme. Et cela, depuis les débuts du 7^e art.

Malgré ses effets dévastateurs, la grande crise des années 30 n'a pas non plus inspiré beaucoup de cinéastes. Il y a bien eu quelques tentatives comme *La Belle Équipe* (1936) de Julien Duvivier, où l'on peut voir un Jean Gabin colérique rappeler à son propriétaire qu'on ne devient pas chômeur par choix. Et n'oublions pas *Le Crime de Monsieur Lange* (1936) de Jean

Renoir, qui traite des sans-emploi. Des films qui ont leurs qualités, mais qui ne peuvent franchement pas rivaliser avec *Grapes of Wrath* (*Les Raisins de la colère*) de l'Américain John Ford (1940) ou de *Boys on the Road* de William Wellman (1933).

Les productions américaines abordant les difficultés financières des petites gens seront légion dans les années 60-70, tout autant que les longs métrages abordant l'imbrication de la finance mondiale (par exemple *Wall Street*) dans l'économie capitaliste américaine. L'Angleterre continue elle aussi de produire les meilleurs drames sociaux, avec les œuvres de réalisateurs majeurs (Mike Leigh, Ken Loach, Stephen Frears, etc.), tout en s'amusant des difficultés financières (*The Full Monty*).



Le Crime de Monsieur Lange



La Zizanie



La Haine



Une vie meilleure

TROP RARES LES FILMS FRANÇAIS SUR LA CRISE ?

Pendant ce temps, le cinéma français produit certes des films sur les inégalités sociales — les comédies *La Zizanie* de Claude Zidi (1978) et *Que les gros salaires lèvent le doigt* de Denys Granier Deferre (1982) notamment —, mais il y manque encore le souffle social du cinéma anglais. Il en résulte, pour la plupart, des œuvres mineures et trop timorées.

C'est probablement à partir de la fin des années 90 que la situation s'inverse. *Ressources humaines* de Laurent Cantet (1999), *La Haine* de Mathieu Kassovitz (1995) et *Le Couperet* de Costa Gavras (2005) sont trois films emblématiques qui embrassent enfin la crise sans fioritures ni raccourcis. Dans les trois cas, il s'agit d'œuvres d'anticipation (les banlieues françaises qui s'enflamment, la crise financière de 2008) qui n'auront peut-être pas un impact durable sur le public (les gens continuent de voir dans *La Haine* un film sur les «banlieues»).

Dans *Une vie meilleure*, le dernier film de Kahn... on suit les aventures d'un jeune couple qui veut se lancer en affaires. Mais la crise passe par là et le rêve du couple se transforme vite en cauchemar financier.

LES NOUVEAUX INDIGNÉS DE LA PELLICULE

Il aura fallu la crise actuelle pour faire réagir à temps les cinéastes. Cette année, trois d'entre eux auront pris le sujet à bras le corps: Cédric Klapisch, Cédric Kahn et Robert Guédiguian. «En effet, en France le cinéma n'a pas une grande tradition de films sociaux, concède Cédric Kahn en entrevue. Il existe plutôt une tradition du drame bourgeois. On s'intéresse plus aux états d'âme, à la psychologie des personnages. Mais les choses commencent à changer. Les réalisateurs sont aussi des citoyens. On voit maintenant apparaître une véritable prise de conscience de ce qui se passe.»

Dans *Une vie meilleure*, le dernier film de Kahn (*Les Regrets*, *L'Ennui*), on suit les aventures d'un jeune couple qui veut se lancer en affaires. Mais la crise passe par là et le rêve du couple se transforme vite en cauchemar financier. «Mon film est une condamnation claire et nette de l'idéal capitaliste», explique le réalisateur, qui pense que le libéralisme vit actuellement ces derniers moments.

Même son de cloche chez Cédric Klapisch. Le réalisateur du *Péril jeune* et de *L'Auberge espagnole* va même plus loin dans la réflexion. Selon lui, les cinéastes français ne savent pas utiliser l'humour pour parler des difficultés sociales. «Contrairement à nous, les Anglais sont très forts pour parler de sujets sociaux et d'en rire (*The Full Monty*). Les gens qui rient avec des sujets pas drôles, cela ne date pas d'hier, mais en France ça ne se fait pas.»

C'est pourquoi le cinéaste a voulu, entre autres, réaliser *Ma part du gâteau*. Là aussi, il est question de crise. En choisissant la comédie, Klapisch dénonce le système financier symbolisé

par un courtier sans scrupules. «Avant de faire le film, je savais déjà que cette crise était sérieuse», déclare-t-il.

«La manière qu'a la finance d'être incontrôlable, d'être en dehors des lois n'est pas normale, donc forcément les choses ne vont pas aller en s'améliorant», croit Klapisch, qui ne se considère pas comme un indigné mais un témoin de son époque – en référence au mouvement contestataire apparu un peu partout dans le monde en réaction aux nombreux plans d'austérité mis en place par les États pour combattre la crise.

Des réalisateurs militants, en France, il en existe un certain nombre, et Robert Guédiguian (*Marius et Jeannette, Marie-Jo et ses deux amours*) en fait certainement partie. Avec son nouveau film, *Les Neiges du Kilimandjaro*, le cinéaste s'attaque lui aussi à la crise en se focalisant sur la vie des pauvres gens. «Dans *Les Neiges du Kilimandjaro*, je retourne à Marseille pour poser un œil sur l'état de notre société», affirme-t-il en entrevue.

Le constat de Robert Guédiguian est pessimiste. Selon lui, le libéralisme a détruit les fondements sociaux de l'Europe et le cinéma a pour objectif de dénoncer les abus. «C'est vrai que les cinéastes français ne parlent pas assez des difficultés sociales, affirme-t-il. Pourtant, je constate depuis que l'Europe et le capitalisme sont en crise un authentique réveil de la part des réalisateurs pour en parler davantage.»

Même le film d'animation s'intéresse à la crise. Le réalisateur Patrice Leconte (*Monsieur Hire* et *Ridicule*) finalise présentement

Le Magasin des suicides, dont la sortie est prévue pour 2012. De passage à Montréal, il explique brièvement que son premier long métrage d'animation est avant tout une œuvre anticrise. «Je ne pouvais pas imaginer que notre époque actuelle allait se retrouver à ce point dans le marasme le plus total. Mais de pouvoir dire avec ce film: c'est vrai que c'est la crise, mais la vie est belle, n'est-ce pas? On ne pouvait pas tomber aussi bien», croit-il, le regard lumineux.

Le constat de Robert Guédiguian est pessimiste. Selon lui, le libéralisme a détruit les fondements sociaux de l'Europe et le cinéma a pour objectif de dénoncer les abus.

La crise envahit dorénavant le cinéma français. La preuve: l'incroyable succès du film *Les Intouchables* d'Olivier Nakache. Plus de 10 millions de personnes sont déjà allées voir les aventures de deux handicapés que tout oppose: Philippe, un bourgeois tétraplégique, et Driss, un black issu des quartiers populaires, handicapé social. Plus qu'une dénonciation, *Les Intouchables* propose un antidote aux difficultés sociales et économiques du pays: la solidarité. Le cinéma français n'en a visiblement pas fini avec la crise. ⑤



Les Neiges du Kilimandjaro